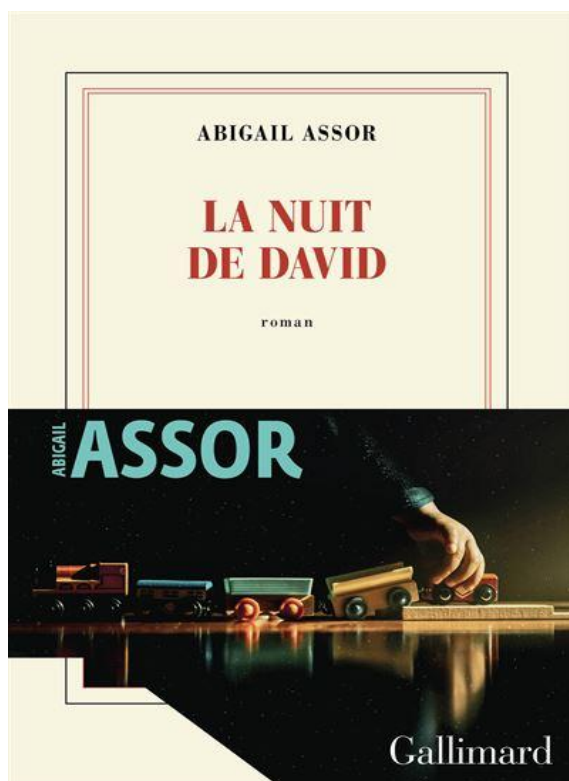


DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2025-2026



dossier réalisé par **Déborah Weider**,
enseignante missionnée en service éducatif
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

La Nuit de David

*« Je l'aurais gardé ainsi, David, si j'avais pu, je l'aurais conservé
minuscule et riant dans le refuge de mes mains ».*

p.23

Abigail Assor



Abigail Assor est née en 1990 au Maroc. Elle est écrivaine et a quitté Casablanca, après son baccalauréat, pour suivre une classe préparatoire littéraire à Paris, au lycée Henri IV.

Après des études de sociologie et de philosophie à Londres, elle a travaillé dans la communication culturelle et l'art contemporain, avant de se consacrer à l'écriture.

Aussi riche que le roi (2021) est son premier roman. Il obtient le prix Françoise-Sagan en 2022. Il a fait partie de la sélection l'Échappée Littéraire en 2021-2022.

La Nuit de David, son deuxième roman, est portée par la voix d'Olive qui, devenue adulte, se remémore la relation fusionnelle avec son jumeau jusqu'à la Nuit majuscule, l'été de leurs 10 ans. Dès les premiers chapitres, le récit converge vers ce point de bascule dont on pressent l'issue fatale. Ce nouvel opus obtient le prix du roman version Femina 2025.

Le roman

« Je n'ai pas dit : David, allez, s'il te plaît, c'est dangereux. David, on annule, s'il te plaît, écoute-moi, je crois qu'il ne faut pas le faire. Je ne l'ai pas dit. Peut-être que si je l'avais fait, nous serions toujours l'un près de l'autre aujourd'hui. Mais à dix ans, j'avais fait une promesse à mon frère et je voulais la tenir. Je l'aimais trop — l'aimer a bien été le drame de ma vie. »

Devenue adulte, Olive revient sur son enfance. Une maison sur les hauteurs du Loiret. En contrebas, le Loing dort, des trains grondent, et chaque jour, un petit garçon hurle, frappe et tente de s'enfuir. Elle observe son jumeau, inquiète. Par touches délicates, elle dessine une complicité fraternelle immense. Comment survivre à la cruauté de l'enfance ? Peut-être en devenant un train ou une grive. C'est l'espoir qu'Olive et David nourrissent jusqu'à cette nuit de leurs dix ans.

Dans ce roman sensible et déchirant, Abigail Assor explore les failles d'une famille face à l'univers impénétrable d'un garçon pas comme les autres.

Parcours thématique

Les portraits antithétiques de deux enfants inséparables

Le roman est narré à la première personne et donne la parole à Olive, un enfant de dix ans qui a un jumeau : David. La distance narrative entre les enfants se manifeste dès le début par cette utilisation de la première personne : le lecteur connaît les pensées d'Olive, perçoit son caractère, ses craintes, ses envies, mais ne fait qu'effleurer la personnalité de David, qui n'est dépeinte qu'à travers le prisme subjectif de sa sœur : « David suivait les aventures des Delajungle la bouche ouverte, et moi, je suivais David en train de suivre » (p.22-23). Cette contemplation symbiotique fait écho à la gémellité fusionnelle qui parcourt le roman tout en créant une attente chez le lecteur, qui aimerait saisir l'insaisissable et comprendre cet enfant si différent de sa sœur tout en étant son double. Cette mise en abîme crée une aura de mystère amplifiée par la singularité de cet enfant décrit par son entourage comme possédé par une force intérieure.

David et Olive sont jumeaux. Mais alors qu'on pourrait les imaginer similaires, tout les oppose. David est un garçon étrange, aux cheveux rebelles, aussi rond qu'Olive est fine. Alors qu'il ne cesse de chahuter, sa sœur est sage et posée. Elle est jolie, pétillante, bonne élève. Il n'est pas « comme les autres », accumule les retards, se comporte étrangement, cherche à s'enfuir. Néanmoins, ils partagent tout : leur chambre, un langage bien à eux, un projet aussi fou que leur imagination. « Ce que nous étions parlait plus fort que nous. » Ils font ensemble et pareil, rient, chuchotent pour ne pas être entendus par une maman jugée trop intrusive, se protègent, s'inventent des vies qu'ils partagent. Ils parlent une langue commune, la langue « Barbapapa », qu'ils sont les seuls à comprendre. « C'était ça notre langage, d'infimes tremblements en-deçà du monde que seuls les gens comme [eux], les gens indivisibles, savent percevoir » (p.69). Olive et David sont des jumeaux aussi fusionnels que différents. Olive ne met pas tout son cœur dans une passion comme David, David n'essaie pas d'être comme on voudrait qu'il soit, Olive ne tente pas d'escalader la grille de la porte d'entrée, David ne sacrifie pas sa poésie et son imagination à la réalité, Olive n'exprime pas sa frustration en hurlant. « J'ai appris à écrire en tentant d'être lui et il a appris à écrire en tentant d'être moi. »

Et c'est ce petit garçon qui attise la curiosité : pourquoi ces excès de violence ? Pourquoi ces colères inexplicables que seule Olive semble comprendre ? Cet enfant semble vivre dans son monde, dans son univers ferroviaire dans lequel il se trouve à sa place. Il est sans cesse en mouvement, comme imprégné d'une force sibylline ou occulte. « Le diable David sortit épouvantable » : à de nombreuses reprises dans le roman, David est assimilé à un démon, une créature possédée qui ne serait plus maîtresse de ses mouvements et rendrait tous ses gestes incohérents et indéchiffrables aux yeux de sa famille, de sa mère en particulier. La succession de verbes d'action souligne cette instabilité croissante qui inquiète plus qu'elle interroge : il « s'est levé et a renversé d'un coup de pied le cheval à bascule » il a « déchiré chacune des épées en carton, arraché la tenture en velours du muret », il « a saisi une chaise et il a foncé vers les corps stupéfaits en poussant des cris de bête. » p.46. David est comparé tantôt à un diable pour souligner la possession dont il serait victime, tantôt à un animal pour souligner sa brutalité : cet « enfant-bélier » (p.46) détruit tout.

David est-il fou ? Aucun diagnostic ne semble posé, « rien d'alarmant » selon le psychiatre. Mais dans ce cas,

d'où vient sa violence ?

Références pour accompagner la lecture

 Michel Tournier, *Les Météores*, 1975

 Paolo Giordano, *La Solitude des Nombres Premiers*, 2009

 [Alma Haser mélange les portraits de jumeaux](#), *Le Journal du design*, novembre 2017

Une enfance lumineuse et cruelle

Tout comme le portrait des enfants présente des personnages contraires, le déroulement de l'enfance décrit par la narratrice est tout aussi ambivalent, comme le souligne l'antithèse des deux adjectifs « lumineuse et cruelle ». Les moments joyeux et ludiques au sein de la fratrie sont assombris par les cris et la menace qui semble planer sur David. Olive couve d'affection son frère et essaye de le protéger des menaces qui circulent autour de lui, quitte à omettre de raconter les instants douloureux qu'il peut lui faire vivre, elle revendique ce besoin de protection « Je l'aurais gardé ainsi, David, si j'avais pu, je l'aurais conservé minuscule et riant dans le refuge de mes mains ». Alors que les deux enfants sont jumeaux, Olive se montre très maternelle envers David et personnifie les ombres de la chambre comme autant de croquemitaines qui planeraient au-dessus de son frère et face auxquels elle se sent impuissante : l'ombre du tilleul engloutit le garçon en lui barrant « la peau depuis la fenêtre ouverte », ce même tilleul du jardin qui « hachait son corps d'ombres », et jusqu'à « la grille de l'entrée avait poursuivi mon frère jusqu'ici. » (p.19). David serait poursuivi, englouti et haché : cette gradation serait-elle un présage ?

Inévitablement, les membres d'une fratrie s'interrogent de temps à autre sur l'enfant préféré de leurs parents. Ici, la question serait plutôt posée autour de la mère : qui préfère-t-elle ? Mais le lecteur ne s'y trompera pas et comprendra rapidement que ce qui rend cette enfance cruelle, c'est la faveur évidente et injuste dont la sœur fait l'objet au détriment de son frère. Alors que celui-ci est constamment rabroué, elle est sans cesse excusée : « On arrive quand, Maman ? ai-je demandé une millième fois l'été de nos neuf ans. [...] Non mais c'est pas possible David, ça fait dix fois que tu me poses la question, j'en peux plus, tu m'entends ? [...] mais c'est pas moi qui ai demandé, c'est Olive. [...] Oh, pardon ma chérie. Regarde, on est au bout de la rue. » (p.81).

L'enfance est faite de souvenirs, et ces souvenirs, Olive les narre rétrospectivement. Notamment le départ pour les vacances d'été : les rituels, l'achat d'Oreo, les souvenirs de voyage dans la voiture, les chansons, les jeux, les panneaux lus, l'impatience des enfants qui trouvent le trajet toujours trop long. « Je voyais chaque jour nette et nue la lumière de mon frère » (p.84), seule Olive semble voir le côté lumineux de ce frère à part.

Références pour accompagner la lecture

 *Les Misérables*, de Victor Hugo, 1862

Les personnages de Cosette et de Gavroche illustrent cette enfance décalée. Cosette est confiée par sa mère aux Thénardier qui la négligent et la maltraitent, de la même façon Gavroche, leur propre fils, se voit renié par ses parents.

Les 400 coups, de François Truffaut, 1959

Le film relate l'enfance difficile d'Antoine Doinel, ses relations avec ses parents, ses petits larcins qui lui vaudront d'être enfermé dans un centre pour mineurs délinquants.

Le Petit roi, de Mathieu Belez, 2023

Un roman qui relate le vertige de l'enfance et la désillusion d'un enfant qui n'aspire qu'à être aimé.

Paolo Giordano, *La Solitude des Nombres Premiers*, 2009

Une mère aimante et violente ?

Le roman questionne l'enfance mais aussi les relations familiales. Le père est absent de l'éducation des enfants, tant il est concentré à ses travaux dans son atelier. Rabaissé par sa femme, il se laisse aller à ses créations et n'interfère pas dans la gestion du quotidien. La grand-mère maternelle est omniprésente dans la vie des enfants et du couple, elle a un double des clés de la maison familiale, elle range les affaires de chacun. Ainsi, comme inscrit dans un gynécée, David gravite dans une sphère féminine ambivalente, tantôt maternelle avec sa sœur et la psychiatre, attentives à son bien-être, tantôt cruelle avec sa mère qui erre dans son sillage prête à déceler la moindre faute. Olive raconte avec candeur les instants de violence auxquels elle assiste malgré elle, et voit « [la] longue silhouette blanche dans la robe en coton se poster devant lui et vibrer doucement de la rafale de ses remontrances, la contradiction de ses mâchoires pleines de taches de rousseur et dégagée par son chignon – elle parlait en serrant les dents. Les doigts de maman agrippés à l'avant-bras de mon frère. Elle tirait, elle secouait. Lui résistait. Maman a tiré plus fort et David a rugi. » Les actes de violence sont fréquents et animalisent cet enfant qui rugit pour se défendre. Pris au piège, David n'a que les cris et les gestes pour se dégager de cette emprise maternelle étouffante.

Qu'est-ce qui pourrait expliquer cette agressivité constante ? Cette volonté de contrôle ? Cette mère, qui se rêvait actrice avant de se replier avec mari et enfants dans cette banlieue coquette qu'elle voulait tant quitter, ne supporte pas cet enfant différent, violent, en souffrance, qui ne sait pas faire du vélo et oublie qu'il sait nager. Prendre le temps de rassurer, de reconforter, de réinculquer, demande de la patience, et cette mère en manque régulièrement. Même l'aider à faire ses devoirs semble être difficile pour elle, ces séances se transforment en scènes violentes elles aussi, observées par une Olive inquiète du comportement de sa mère, « Maman lui a cassé une ardoise sur la tête » (p.69). Cet épisode douloureux se transforme en scène de fou rire générale tant la situation est absurde et inconcevable. Le rire pour dédramatiser.

Pourtant, parfois, la mère se montre chaleureuse, mais ce caractère ambivalent la rend encore plus difficile à cerner, car ces bras qui enveloppent, qui consolent, sont aussi des tentacules qui emprisonnent et oppressent le petit garçon. Seule Olive semble comprendre David, elle veille sur lui plus qu'elle ne le surveille, au contraire de sa mère donc qui en arrive à installer des babyphones comme « mille milliards d'yeux » pour épier David.

Olive guette ses tentatives pour escalader la grille du portail, parle avec lui la langue Barbapapa, qui laisse les adultes à la porte de leur royaume. Mais cette mère s'immisce à de nombreuses reprises dans leur bulle et la fait éclater.

« Maman avait décidé que j'étais d'une intelligence supérieure, contrairement à David qui, lui, était nul en tout. » (p.69). Cette distinction entre les deux enfants témoigne de l'exaspération de cette mère pour ce fils malhabile, disgracieux et imprévisible. Elle le qualifie de « monstrueux » (p.115) quand celui-ci est déguisé pour participer à la fête de fin de vacances, de « brute » (p.127) quand celui-ci s'approche de sa sœur. Le roman se scinde en deux parties, à partir du moment où David est « neutralisé » par le plan de surveillance de sa mère. L'enfant dépérit de page en page et se fait rabrouer sans cesse, jusqu'à devenir invisible. La maison devenue « calme », Maman était « d'excellente humeur ».

Vénérée ou crainte, cette mère est souvent désignée à l'aide de périphrases, ou d'épithètes homériques qui soulignent la fascination qu'elle suscite aux yeux des enfants, « cette grande courbe gonflée aux cheveux endormis » (p.73), cette « longue silhouette blanche dans la robe en coton ». Les adjectifs mettent en valeur la grandeur de cette mère qui veut dominer son entourage et maîtriser la situation, jusqu'à bâillonner le « diable » qui possède David depuis qu'il est né, ce diable qui rend inévitable la destinée de l'enfant. Même après la Nuit, elle ne veut plus entendre parler de David « dans cette maison où, depuis des lustres, nous prononcions à peine son prénom » (p.76) raconte l'Olive adulte. L'enfant méprisé, privé du peu d'autonomie acquise est comme annihilé de la sphère familiale. Surveillé, muselé, mis de côté, « il n'y avait plus de rire, et il n'y avait plus d'air » (p.124). « La maison était très calme, Maman était d'excellente humeur » (p.124), l'effacement du caractère tempétueux de David a rendu sa mère enfin heureuse. Malmené, brisé, David est déchu du statut même d'enfant tant il ne peut plus rien faire, seul son statut de frère reste présent, jusqu'à la Nuit.

Référence pour accompagner la lecture



Panorama, de Lilia Hassaine, 2023

Le roman trouve sa place dans un avenir, pas si lointain, dystopique, où pour éliminer la violence quotidienne et banalisée, les maisons sont vitrées, ainsi que les établissements publics.

Le rêve de minuit, rêve irréalisable d'un enfant incompris

Derrière cette violence, David cache un monde intérieur riche, fait de rêves utopiques, notamment celui de se changer en train. Ce fantasme obsédant, qui devient son refuge face à un monde qu'il ne comprend pas, à une mère qui le déteste et le rabaisse constamment, ce fantasme le relie à sa sœur Olive, à qui il extorque une promesse : ils partiront ensemble lors de la fameuse Nuit. Et alors, il deviendra un train, pour de bon et elle sera grive.

« Un jour, Olive, je deviendrai un train » (p.88) cette phrase au futur est un leitmotiv qui court tout au long du roman. David prévoit, planifie, millimètre cette Nuit qui devra être celle de la délivrance, celle où il pourra

enfin s'enfuir et devenir train. Le lecteur a le temps de s'imaginer le déroulé de cette Nuit, car Olive en parle dès le premier chapitre et nous indique qu'il s'agit d'un tournant dans sa vie d'enfant. La deuxième partie du roman semble précipiter le déclenchement de cet événement. C'est parce qu'il est muselé que David a besoin de dire la phrase qui déclenchera le début de cette nouvelle vie.

Référence pour accompagner la lecture

 *L'enfant qui attendait un train*, de Jean d'Ormesson, 2009

La folie d'un enfant, seule réponse à sa différence ?

De ces différences, on conclut assez vite que David est sans doute atteint de quelque handicap mental ou trouble du spectre autistique. Cela expliquerait ses « retards » et ses « obsessions », et surtout « son diable », cet état de son être qui nous le montre « enfant-bélier », criant, rugissant, cassant, tapant. Mais Abigail Assor ne nous met sur aucune piste médicale, puisque le rare passage où David est amené à consulter un psychiatre est bref. La mère, peu contente du diagnostic rassurant du médecin, décidera de ne plus poursuivre les consultations. Elle sait que son fils n'est pas normal et elle assurera son diagnostic seule : il est fou.

Ce qu'il faut voir, ce n'est pas le comportement a priori problématique de David, c'est tout le reste : qu'est-ce qui engendre, qui engendre les réactions qui sont les siennes ? « Il faut imaginer ça : un enfant lancé dans une course furieuse entre les fauteuils et les vases d'une maison pour ne pas se laisser engloutir par elle. » Le corps de David se heurte aux frontières, se heurte à sa mère qui le bride. S'il cherche à s'enfuir, s'il veut devenir un train, s'il résiste, c'est pour la fuir, elle et cette « famille de publicité » qu'elle ne se lasse pas de vouloir faire tenir.

Le problème est donc du côté de cette mère qui adule sa fille et traite son fils de « fou », de « diable » – ce mot-là dans la bouche d'Olive est en fait le sien ; de ce père hors sol qui ne pense qu'à ses inventions ; de cette grand-mère envahissante et donneuse de leçons. À mesure qu'Olive revient sur certains événements marquants et à même de traduire cette « maison bancale », cet « ordre familial sclérosé », le tempérament de David ne nous semble plus si étrange. Ça étouffe, ça ment, ça empêche ici. David crie pour toutes les colères, frustrations et non-dits. À la magie de l'enfance se heurte cette réalité tout adulte et toute pourrie de rêves déçus, de craintes, d'empêchement à vivre, de « faiblesse d'esprit ». Bien sûr, ça donne envie de tout casser. Taillader au marqueur noir ce monde où l'on félicite les mères pour leurs enfants qui n'en sont plus, calmes, effacés, vidés. Comprendre David, ne pas en faire le « coupable éternel », serait pour sa mère lever le voile sur son propre drame. Cela paraît impossible. La logique veut que plus les gestes de David sont violents, plus il est coupable, et plus il est coupable, plus il faut sévir. « Un jour, Olive, je deviendrai un train. » Pour David, quoi d'autre que cette vérité-là et la perspective d'y donner vie, seule consolation.

Le roman s'ouvre et se ferme sur les mêmes vingt-cinq lignes. Olive et David, « petits diables », « petits dieux », dansent à l'unisson dans le hors-temps d'un rêve. Il faut bien une image, belle, cruelle, pour s'opposer à la « nuit », et rêver une autre histoire.

« Comme pour beaucoup de choses qui effrayaient les autres quand il s'agissait de lui, moi, je n'avais pas peur. » (p.70), car il faisait peur David, peur aux autres par sa différence, par ses cris, par cette démente dont sa mère s'inquiétait qu'elle soit contagieuse. Alors que « David déployait bras et jambes pour réveiller le monde » (p.71-72) ce monde « dont il est né coupé » (p.77), ce monde ne l'acceptait pas et le rejetait en permanence.

Référence pour accompagner la lecture

 ***T'en fais pas, j'suis là*, de Pierre Isoard, 2020**

Ce film retrace le parcours d'un père face à l'autisme de son enfant qu'il ne comprend pas.

Réminiscences

Le récit est narré par Olive, qui, devenue adulte, revient sur son enfance et relate des moments lumineux mais aussi cruels au sein de cette famille dysfonctionnelle. Mais alors qu'elle raconte ses souvenirs, sa mère intervient par moments et lui fait remarquer qu'ils semblent inexacts, elle met en lumière une distorsion entre les souvenirs et la réalité. « De tout ce que je lui racontais, elle n'avait quasiment aucun souvenir. Il y avait, selon elle, une distorsion de ma mémoire » (p.76), cette distorsion, elle l'assimile à une « démente » qui aurait été causée par David. Selon sa mère, Olive devait cesser de revenir sur le passé, celui dont elle nous parle dans ce roman, car elle « rêvai[t] et inventai[t] beaucoup ».

D'ailleurs, elle se défend du portrait qu'Olive dresse d'elle. Bien sûr que non elle n'a jamais fait manger David seul dans sa chambre, tout ça n'est qu'affabulations. Alors qui a raison dans cette histoire ? Olive ? Sa mère ? Est-ce que les souvenirs de l'enfant sont altérés par la perception d'un sentiment de culpabilité qu'elle ressent envers son frère ?

Référence pour accompagner la lecture


 ***Les Confessions*, de Jean-Jacques Rousseau, 1765-1767**


(voir annexe)


Propositions pédagogiques

En plus des propositions ci-dessous, ne pas hésiter à consulter le vade-mecum qui liste toute une série d'actions possibles pour travailler les œuvres mais aussi préparer les rencontres avec les auteurs.

Écrire

 Les chapitres s'enchaînent avec le point de vue d'Olive, demander aux élèves d'imaginer le même chapitre mais du point de vue de David. Il est nécessaire de saisir la personnalité du jeune garçon pour imaginer quel pourrait être son point de vue au fil des pages.

 Imaginer la scène de rencontre entre le psychiatre et David. L'occasion de revoir avec les élèves la mise en page d'un dialogue, peu présent dans le roman principalement au discours indirect libre. Ce travail permet un rappel de langue sur les paroles rapportées ou directes.


 Imaginer une fin alternative. Olive parle dès l'incipit de cette fameuse « Nuit » où tout a changé. Le lecteur a le temps de faire travailler son imaginaire et de projeter la fin possible du roman. Pour les élèves qui n'auraient pas imaginé cette fin, écrire une fin alternative en gardant le point de vue de la narratrice, ou en changeant de narrateur pour créer un twist inattendu.

 À la manière d'Alma Hasser, imaginer le portrait d'un personnage qui serait le parfait mélange entre celui d'Olive et celui de David : portraits.

Dire

 Débat sur la solitude dans l'enfance et la différence

David se révèle un enfant solitaire, mis à part sa relation avec Olive, personne ne semble le comprendre, ni dans sa famille, ni dans son entourage plus large. Ses crises sont autant de signaux d'alerte qui devraient être pris en compte mais ne le sont pas. On peut enclencher un débat avec les élèves sur la solitude de l'enfance et l'incompréhension au sein de la famille. Il peut être intéressant également de réfléchir aux besoins de David et de soulever des pistes parmi les hypothèses des élèves (voir personnage du grand-père (p.86).

 Réciter à plusieurs voix le poème de David : p.161. Accueillir l'autrice en lui récitant le poème de David à haute voix de façon chorale. Mettre en voix l'échange entre Anna et Paul pour exprimer les émotions de ce dialogue : chapitre 15.

Lire

Minute ! On lit

Afin de faire partager l'expérience l'Echappée Littéraire à l'équipe pédagogique, pourquoi ne pas proposer ce roman pour le dispositif Minute ! On lit en début de cours tout au long de la journée [Un temps de lecture partagée](#)

Créer

Atelier de fabrication d'un leporello

Organiser avec les élèves un atelier ou confectionner avec l'autrice un leporello, souvenir de leur rencontre. De la même façon, on peut imaginer que les élèves qui le souhaitent puissent lui offrir un leporello qui aura été confectionné en amont de sa venue. Pour cela, de nombreux tutoriels existent sur YouTube donc [celui-ci](#). On peut aussi imaginer fabriquer le leporello biographiques d'Olive.

Lectures linéaires

- **Une promesse d'enfant** : p.13 de « Olive, c'est l'heure » à « l'aimer a bien été le drame de ma vie » p.14 : Olive promet à David de l'aider à accomplir son rêve étrange mais on sent la culpabilité de Olive adulte et narratrice.
- **Une violence quotidienne** : de « qu'il était fou » p.42 à « depuis sa naissance » p.46. Les actes de violence quotidiens de la mère envers David ne semblent n'être remarqués que par la narratrice.
- **Trouver l'origine du mal** : p. 59. De « nous avons toujours entendu Maman parler du psychiatre » à « la guérison du mal en lui » p.61. Pour la mère des jumeaux, l'origine des crises de David est forcément externe à ce qu'il vit au sein de son foyer.
- **Une passion dévorante** : p.88 de « un jour, Olive, je deviendrai un train. » à « nous ne nous étions plus jamais approchés du passage à niveau » p.90.
- **La fin de l'insouciance** : p.170 de « pour ne pas nous arrêter » à « j'étais à l'avant du monospace qui fonçait vers la gare » p.172.

EN ÉCHO...

Autour de l'auteur et de l'œuvre

 [Interview d'Abigail Assor](#)

 [Teaser du roman](#)

Afin d'attiser la curiosité des élèves, il peut être intéressant de leur projeter cette bande-annonce qui révèle, sans trop en dire, quelques thématiques du roman.

Pour accompagner la lecture

 [Premières pages du roman avec version audio](#)

Les dix-neuf premières pages sont accessibles en ligne avec une possibilité de lecture audio, ce qui peut aider les élèves à entrer dans la lecture.

 [Aussi riche que le roi](#)

Dossier pédagogique de de la précédente participation de l'autrice à l'Échappée littéraire, sélection 2020-2021

ANNEXES

ANNEXE 1 : La Prose du Transsibérien, de Blaise Cendrars

J'étais très heureux, insouciant
Je croyais jouer au brigand
Nous avions volé le trésor de Golconde
Et nous allions, grâce au Transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne
Contre les khoungouzes, les boxers de la Chine
Et les enragés petits mongols du Grand-Lama Ali baba et les quarante voleurs Et les fidèles du terrible Vieux
de la montagne
Et surtout contre les plus modernes Les rats d'hôtels
Et les spécialistes des express internationaux.
Et pourtant, et pourtant J'étais triste comme un enfant
Les rythmes du train La "moëlle chemin-de-fer" des psychiatres américains
Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails congelés
Le ferlin d'or de mon avenir
Mon browning le piano et les jurons des joueurs de cartes dans le compartiment d'à côté
L'épatante présence de Jeanne
L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement dans le couloir et me regardait en passant
Froissés de femmes
Et le sifflement de la vapeur
Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel
Les vitres sont givrées
Pas de nature !
[...]
Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit
Les comètes tombent
Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse à faire l'amour.
Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre dans un petit village de pêcheurs
En Flandres
Le soleil est un fumeux quinquet
Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.
La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais tambour
Et voici mon berceau
Mon berceau Il était toujours près du piano quand ma mère comme madame Bovary jouait les sonates de
Beethoven
J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone
Et l'école buissonnière dans les gares, devant les trains en partance

Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi Bâle-Tombouctou
J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp
Paris New York
Maintenant j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie
Madrid-Stockholm
Et j'ai perdu tous mes paris Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie qui convienne à mon immense tristesse,
la Patagonie, et un voyage dans les mers du Sud
Je suis en route
J'ai toujours été en route
Je suis en route avec la petite Jehanne de France
Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues
Le train retombe sur ses roues
Le train retombe toujours sur toutes ses roues [...]

Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien*, 1913

ANNEXE 2 : Après la Vague, de Orianne Charpentier

Jade disait qu'il y a des tas de romans dans une gare. Que les vies sont comme les rails : parfois elles s'étirent en parallèle, parfois elles se croisent. Que chaque train qui s'éloigne contient au moins une histoire qui finit et une autre qui commence. Oui, elle disait que les gares étaient pleines de joie et de tristesse ; et moi, je haussais les épaules, parce que je ne voyais que la joie.

ANNEXE 3 : Panorama, de Lilia Hassaine

Ma mère travaillait de l'autre côté du périphérique, à Paris, comme secrétaire médicale, elle commençait tôt et finissait tard, passait des heures dans les bouchons, elle était stressée et fatiguée, harcelée par le médecin-chef, en colère contre tout et tout le monde, à commencer par ses propres parents. Elle voulait que je réussisse mieux qu'elle, alors elle était impatiente et, certains jours, les coups partaient. Je me souviens de l'avoir accompagnée un samedi au supermarché, et d'avoir, en rentrant, renversé par mégarde une bouteille d'huile. Ma mère était retournée à la voiture pour prendre les derniers sacs de course. La bouteille avait éclaté en mille morceaux, l'huile avait coulé partout et je m'étais empressé de nettoyer avant qu'elle revienne ; elle avait passé la serpillère le matin même. Sa première réaction fut de m'attraper par les cheveux, et de les tirer, tirer, jusqu'à ce que ma tête frotte le sol. Dans ces moments-là, elle n'entendait pas mes cris, seuls comptaient les siens. Je savais, au fond de moi, que sa fureur n'était pas seulement causée par ma maladresse, qu'elle avait besoin de décharger une tension insupportable, de soulager ses nerfs. J'allais m'asseoir dans un coin et je pleurais, comme pleurent les enfants, de ces larmes chaudes qui coulent sur les lèvres. On ne s'adressait plus la parole de la journée, je ne bougeais pas, je restais immobile et apeurée, et elle se plaignait à mon père de ce que j'avais fait, et à tous ceux qui lui téléphonaient : Ah les gosses, tu sais ce que c'est...

Ses remarques me blessaient. Je battais en retraite dans ma chambre, épuisée et vaincue, il n'y avait que les

livres pour me consoler.

ANNEXE 4 : L'enfant qui attendait un train, de Jean d'Ormesson

À la naissance, on monte dans le train et on rencontre nos parents. Et on croit qu'ils voyageront toujours avec nous.

Pourtant, à une station, nos parents descendront du train, nous laissant seuls continuer le voyage...

Au fur et à mesure que le temps passe, d'autres personnes montent dans le train.

Et elles seront importantes : notre fratrie, nos amis, nos enfants, même l'amour de notre vie.

Beaucoup démissionneront (même éventuellement l'amour de notre vie), et laisseront un vide plus ou moins grand.

D'autres seront si discrets qu'on ne réalisera pas qu'ils ont quitté leurs sièges.

Ce voyage en train sera plein de joies, de peines, d'attentes, de bonjours, d'aurevoirs et d'adieux.

Le succès est d'avoir de bonnes relations avec tous les passagers pourvu qu'on donne le meilleur de nous-mêmes.

On ne sait pas à quelle station nous descendrons, donc vivons heureux, aimons et pardonnons.

Il est important de le faire car lorsque nous descendrons du train, nous ne devons laisser que de beaux souvenirs à ceux qui continueront leur voyage.

Soyons heureux avec ce que nous avons et remercions le ciel de ce voyage fantastique. Aussi, merci d'être un des passagers de mon train.

Et si je dois descendre à la prochaine station, je suis content d'avoir fait un bout de chemin avec vous.

ANNEXE 5 : Les Confessions, de Jean-Jacques Rousseau

Intus et in cute.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi. Moi, seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir

lu. Que la trompette du Jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : « Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même.

Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là. »

ANNEXE 6 : Panorama, de Lilia Hassaine

- Bien vu. Alors je choisis la première option, par lassitude, les conventions m'épuisent. Ce que je peux vous dire, c'est qu'à Paxton les enfants sont parfaits, atrocement parfaits. Rien n'est plus criminel que la perfection, dans ce qu'elle a de figé, d'achevé, de définitif. Je vous tous les jours des écoliers sûrs d'eux, qui perçoivent le monde comme un quadrillage, où la ligne de démarcation entre le bien et le mal est absolument claire. Chez eux, nulle place pour le doute, l'incertitude ou l'ambiguïté. Leur rigorisme m'effraie.

Joëlle se lève et se sert un verre d'eau. Elle m'en propose un avant de se rasseoir.

- Si je vous raconte tout ça, c'est parce que Milo détonnait dans ce décor. On a dû vous raconter l'histoire de l'oiseau, l'ambivalence d'un geste qui dit à la fois toute l'empathie et la violence dont il était capable. Si l'école était un jeu d'échecs, Milo n'aurait eu sa place ni sur les cases noires ni sur les cases blanches. Il passait beaucoup de temps dans les bois avec son père et se sentait malheureux ici, décalé, pourrait-on dire, hors-jeu. Alors il fuguait. A plusieurs reprises, des gardiens l'ont trouvé marchant seul dans la direction des Grillons. Sa liberté était mal perçue par ses camarades. Ils la vivaient comme un affront. Les soirs où il devait nettoyer la classe, ils faisaient exprès de renverser leurs boissons, d'écraser de la nourriture sous les tables, pour qu'il se rend bien compte de ce qu'il avait fait.